



REVUE DE PRESSE

>Théâtre

La Cerisaie

Texte **Anton Tchekhov**
Une création de **tg STAN**



De kersentuin****
STAN

Elle est follement heureuse, Liouba Raniévskaja, d'être rentrée dans son domaine doté d'une cerisaie ancienne. Elle embrasse son frère, elle embrasse ses enfants, elle embrasse la petite table et l'armoire. Son bonheur irréprouvable est contagieux, mais en réalité la propriétaire terrienne n'a que peu de raisons d'être joyeuse. Les années de mondanités passées à Paris ont fait s'évaporer sa fortune, les dettes s'accumulent. Il faut lotir le jardin, dit l'ami de la famille Lopakhine, simple paysan à une époque, à présent homme d'affaires fortuné. Le lotir et y construire des maisons de vacances. Liouba n'en veut pas. Elle ferme les yeux face à la nouvelle réalité, elle se complaît dans ce qui n'existe déjà plus. Pendant que son domaine est vendu aux enchères en ville, elle donne une ultime grande fête.

Le féodalisme contre le capitalisme ; l'idéal nostalgique contre le pur pragmatisme ; l'aristocratie qui s'accroche vaillamment que vaillent aux traditions du passé, tandis que le nouveau riche reprend le bâton – dans *La Cerisaie*, le monde ancien se heurte au nouveau. « Amusante, très amusante », c'est ainsi que Tchekhov appela l'intrigue de sa dernière pièce dans une lettre à sa femme. Pour lui, *La Cerisaie* était une comédie. Les avis divergent sur la question depuis la création de la pièce en 1904. À cette occasion, le metteur en scène Stanislavski l'annonça explicitement comme « un drame », au grand déplaisir de Tchekhov. Il aurait certainement préféré l'appellation « A true comedy of high seriousness », imaginée plus tard par l'auteur américain Richard Gilman.

Les acteurs de la compagnie flamande STAN restent fidèles aux déclarations de l'auteur. Leur *Cerisaie* est un spectacle joyeux où le rire a largement sa place. Cela commence par des petits apartés avec le public – la quatrième paroi s'efface à plusieurs reprises. Des didascalies sont débitées d'un air pince-sans-rire, des changements de rôle assortis d'un commentaire spirituel : « Voilà, c'était la première scène. Je me change rapidement : autre personnage ». Pendant ce temps-là, les acteurs bricolent à vue l'éclairage et le décor. Des portes vitrées dont la peinture s'écaille, montées sur roulettes, sont poussées de-ci de-là ; elles symbolisent le déclin du domaine jadis si noble. Dans le troisième acte elles forment une large paroi derrière laquelle la fête bat son plein ; pendant de longues minutes, on y danse sur une musique au beat insistant. Avec ses dix acteurs qui sont quasiment sans cesse en scène, cette *Cerisaie* propose un bel échantillon de jeu d'ensemble. Jolente De Keersmaeker (Liouba) et Frank Vercruyssen (Lopakhine) sont entourés d'un groupe nombreux d'acteurs jeunes pour la plupart, qui campent leurs personnages tragicomiques avec un plaisir évident. Presque comme si de rien n'était, ils bavardent sans s'écouter, tandis que les remarques importantes sombrent dans un océan de verbiage clapotant.

C'est délibéré, bien sûr. Chez STAN les émotions restent modestes ou sont jouées avec une certaine ironie. Un baiser fougueux se solde par un « Délicieux ! » satisfait, un cœur brisé est caché derrière un regard qui se détourne. La mélancolie, la nostalgie sont bien là, mais c'est un ton de joie frivole qui domine. Dans cette *Cerisaie* légère comme une plume, les tragédies humaines se dérobent derrière la badinerie. Enjoués, les personnages dansent vers leur ruine.

Joukje Akveld, Het Parool, le 26 mai 2015

tg STAN propose une version généreuse de *La Cerisaie*, dans laquelle l'espoir brille sous le désespoir, comme les premiers rayons de soleil dorés après un hiver sombre.

★★★★★

Le spectacle = *De kersentuin*

Compagnie = tg STAN

En une phrase = Une mise en scène réfléchie, virevoltante et quasiment impressionniste de *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov, renfermant un message adressé à l'Occidental allergique au silence.

Moment culminant = L'étreinte, à la fin de la pièce, entre la sœur et le frère, rôles de Jolente De Keersmaeker et Robby Cleiren. Cette étreinte – avec son intensité et sa durée – réunit en elle tout l'espoir et le désespoir qui est exprimé ou exhibé au cours du spectacle.

Citation = « Ma vie, c'est la cerisaie »

Plus d'informations : www.stan.be

Elle doit avoir les lèvres douloureuses à la fin du spectacle. Le nombre de bisous qu'elle dépose sur les lèvres de ses partenaires est incalculable. Jolente De Keersmaeker se montre entreprenante en tant que la propriétaire du domaine, Liouba qui embrasse tout le monde, dans *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov (1904). Et c'est ce qui rend son interprétation si généreusement dangereuse. Cette Liouba se débarrasse dans ses baisers de son effroi et de sa tristesse. Et quand elle ne peut embrasser personne, elle regarde juste à côté des problèmes avec une distraction magistrale.

Rarement vu une mise en scène à la fois aussi réfléchie et aussi virevoltante de *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov. Une version impressionniste, semblerait-il, d'un récit typique de l'auteur : une famille jadis très fortunée ne peut quasiment plus joindre les deux bouts et est plongée dans un profond malaise. Malgré tous les projets qui sont échafaudés, personne ne peut (ou n'ose) décider si l'immense cerisaie du domaine où ils passent l'été doit être vendue. Finalement, c'est une personne étrangère à la famille (un homme d'affaires ami) qui tranche quant au sort du domaine où la famille a vécu ses plus beaux moments ensemble. STAN présente la pièce dans un superbe décor. L'immense plateau nu est dominé par de hautes portes-fenêtres montées sur roulettes, devant lesquelles sont suspendues de longues persiennes. La toile de fond ressemble à un tableau paysagiste qui a été effacé. Ce décor offre énormément de possibilités d'arriver ou de partir en courant, de s'épier depuis partout et sous tous les angles, et de montrer beaucoup en même temps, sans pour autant produire une cacophonie d'impressions.

Alors que De Keersmaeker est le centre avide de baisers (et tournoyant) de la famille, elle est entourée de quelques acteurs tout aussi à l'aise dans leur rôle. Bert Haelvoet se montre toujours plus impressionnant et désinvolte de rôle en rôle. Ici, il est entre autres un propriétaire terrien et un jeune valet. Il parvient même à incorporer dans son jeu les gloussements de quelques adolescentes présentes dans le public. La même chose vaut pour Stijn Van Opstal, qui arpente le plateau l'œil aux aguets et riant sous cape. Il est le seul à avoir un vrai contact avec le public – le monde extérieur – et à avoir les pieds solidement campés sur terre et dans l'existence, contrairement à la famille qu'il sert comme « le valet Firs ». Le jeune contingent regorge de talent et de détermination, et c'est peut-être ce qui rend leurs interprétations un peu moins dynamiques. Ils laissent filtrer un peu trop de mélancolie dans leur jeu et, par conséquent, certaines répliques d'Evelien Bosmans, Evgenia Brendes et Lukas De Wolf semblent parfois un peu artificielles. Mais quand Brendes (qui joue la fille adoptive de Liouba) fait une sortie en russe, la flamme se ranime. C'est acéré et dévastateur, tranchant sur l'optimisme juvénile. Superbe. Robby Cleiren joue Léonide, le frère de Liouba, moulin à

paroles rêveur qui ne dit rien du tout à coups de flots de paroles.

Jusqu'à la fin. Lorsque la cerisaie a été vendue – grâce à la détermination de l'homme d'affaires (Frank Vercruyssen) – et aucun des personnages ne sait plus ce qu'il ou elle fera du reste de ses jours, le frère et la sœur s'étreignent, juste avant de prendre le train pour une nouvelle vie. Cette étreinte porte en elle toute la douleur, les aspirations étouffées et la tristesse de leur existence. Mais ce n'est pas encore l'image finale. Le valet Firs éteint la lumière. Dans cette dernière image, calme et intime, l'espoir monte en volutes au-dessus du désespoir. L'espoir et la sérénité. Deux sentiments qui peuvent sauver une vie. Également celle d'un personnage de Tchekhov.

Els Van Steenberghe, Focus Knack, 26 mai 2015

Une fête théâtrale en mode majeur sur les adieux

Dans chacune des grandes pièces d'Anton Tchekhov, une fête a lieu. Une fête d'adieu. Après la fête, on entend un coup de feu, tout le monde rentre chez soi, un manuscrit est déchiré. Ou la maison et les terres sont vendues, comme dans *La Cerisaie*, sa dernière pièce. Chez Stan, on danse longuement derrière les fenêtres, l'abattage des arbres ne s'entend pas encore, une hache n'est que brièvement visible et les personnages font durer les adieux. Voir jouer Stan est une fête (d'adieu) de deux heures.

Anton Tchekhov est l'auteur idéal pour la compagnie Stan. Voici la sixième fois en un quart de siècle d'existence qu'elle met en scène un Tchekhov, cette fois-ci avec une distribution nombreuse. Frank Verduyven et Jolente De Keersmaecker s'entourent de comédiens qui se sont déjà produits plusieurs fois avec eux : Robby Cleiren, Bert Haelvoet et l'insurpassable Stijn Van Opstal. Mais cinq jeunes talents veulent, eux aussi, montrer ce dont ils sont capables et prouver qu'ils peuvent jouer dans le style typique de Stan : Evelien Bosmans, Lukas De Wolf, Evgenia Brendes, Scarlet Tummers et Rosa Van Leeuwen.

Et ils le font avec beaucoup de classe et d'esprit. Ils ont tout à fait compris comment jouer à jouer. Ils jouent des personnages, ils jouent qu'ils jouent, ils se relativisent, se font délibérément trébucher par moments, commentent ce qu'ils font et ce que font les partenaires, et surtout : ils rayonnent d'un plaisir de jouer communicatif, tellement caractéristique de Stan. Ils sont tantôt hilarants, tantôt subtils, avant de faire glisser le grotesque vers des scènes profondément tragiques. Que leurs exclamations soient émotionnelles ou rationnelles, elles sont toujours crédibles.

Dans *La Cerisaie*, Lioubov rentre chez elle après un long séjour à l'étranger. L'homme d'affaires Lopakhine donne le coup d'envoi du récit, il dit que nous pouvons commencer, indique où doivent se placer les acteurs et explique qu'il est lui-même monté en grade, de fils de paysans à homme d'affaires – il est un paysan qui porte des chaussures jaunes. Lioubov est enthousiasmée par son retour. Elle est fauchée et a le cœur brisé, mais elle se console en retrouvant sa fille, sa fille adoptive, son frère, la bonne et les valets. La rencontre avec l'étudiant et précepteur Pétia est douloureuse, car il y a sept ans il était le professeur du jeune fils de Lioubov, qui est mort à ce moment-là.

Treize personnages peuplent le plateau. Van Opstal et Haelvoet tiennent des doubles rôles ; ils le font en annonçant le changement et en enfilant une autre veste. Tous les personnages ont un caractère distinct, un peu plus développé chez l'un que chez l'autre, mais toujours « vrai ». Ils étoffent le texte de commentaires, de didascalies énoncées à voix haute et de concertations chuchotées lors des grands changements de décor.

Ils traînent les hautes fenêtres d'un côté à l'autre, ils déplacent de longues tables, ils relèvent les persiennes accrochées très haut et les baissent de nouveau à mesure que l'obscurité doit tomber. Il y a toujours des raisons de bricoler, que ce soit aux projecteurs ou aux ficelles. Il y a même quelques tours de passe-passe : une petite flamme par ci, un nuage de fumée par là, un pantalon qui disparaît, une femme qui plane accrochée à des ballons. À certaines occasions ils indiquent comment le truc fonctionne, tout comme ils montrent dans leur jeu comment ils font semblant, mais pas tout à fait.

Tchekhov qualifiait explicitement sa dernière pièce (1903) de comédie en quatre actes. Mais comme ce fut souvent le cas pour ses textes dramatiques, on traita *La Cerisaie* comme une tragédie. Au cours du siècle qui s'est écoulé depuis, la pièce a fait l'objet de nombreuses interprétations différentes. Chez Stan il s'agit bien d'une comédie, renforcée par des ajouts personnels, mais d'une comédie aux accents mélancoliques. Faire ses adieux est difficile, on le reporte sans arrêt, on lance des plaisanteries vaseuses, on danse pour faire disparaître la réalité ; on veut prendre la fuite, mais on ne le peut pas. Qu'il s'agisse du progrès social ou de la déchéance de l'Occident, que le sujet de la pièce soit l'appât du gain ou les splendeurs passées – tout y figure. Est-ce le tragique de l'impuissance humaine ? De la perte ?

Tchekhov veut éviter toute lourdeur et Stan réussit à le suivre dans cette voie, sans s'enliser dans des interprétations chargées ou des exagérations bouffonnes. Au contraire, les acteurs plus âgés de Stan et les jeunes talents savent parfaitement doser la quasi-nonchalance, le rythme, le plaisir de jouer et de danser, leur attention aux détails, la légèreté dans le jeu, leurs caractérisations vives, la vivacité des dialogues. tg Stan n'impose pas d'interprétation déterminée, mais offre largement aux spectateurs l'occasion de donner leur propre tournure aux états d'âme interprétés, et laisse le spectateur profiter pendant deux heures du jeu en tant que tel.

Tuur Devens, De Theaterkrant, le 21 mai 2015

**tg STAN, *De kersentuin*
Errer dans un présent infini**

Dix acteurs, un éclairage spectaculaire, des fenêtres montées sur roulettes, un tapis d'Orient et de longues persiennes : voilà de quoi tg STAN remplit son adaptation d'envergure de *La Cerisaie*. Dans la dernière pièce de Tchekhov, une propriétaire terrienne fauchée retrouve son domaine après cinq ans d'absence. Parce qu'elle a accumulé les dettes, elle doit vendre la propriété.

Alors que l'intrigue se limite quasiment à cet argument, Tchekhov a créé une mosaïque raffinée d'individus dont les caractères et les rapports sont toujours davantage révélés. Dans un chaos frivole, *La Cerisaie* vagabonde le long de la nostalgie, de la douleur et du désir, des événements triviaux et formidables qui colorent l'existence humaine.

Entourés par les souvenirs d'un passé aussi pénible que doux, les personnages se jettent en brailant sur les brèves retrouvailles avec la mère de la famille. Le récit se déroule dans l'espace ténu entre la rencontre et l'adieu, où peut s'épanouir tout au plus ce qui est trivial.

Chaque tentative d'imprimer une direction menace d'être bloquée par les incursions d'autres personnes, par des chemins de traverse ou le temps imparti au sommeil.

Les personnages ne peuvent pas faire grand-chose, à part subir le monde et observer ce qui se passe. Mais cette absence de direction crée un vaste espace dramatique dans lequel les minuscules récits de ces individus sont développés toujours plus en détail. Ils lèchent les cicatrices du passé, ils sont en quête de justice pour des siècles d'esclavage, de consolation pour la mort d'un enfant, d'une réponse à un amour impossible et d'un minimum de maîtrise de ce monde. En clapotant à travers un « présent » infini, *La Cerisaie* coule vers un tragique aussi badin qu'émouvant.

La réalité en dehors du récit ne peut pas non plus être refoulée ; elle fait des incursions régulières dans la fiction. Avec une certaine frivolité, les acteurs font s'estomper les frontières entre récit et réalité, entre personnage et acteur. Au beau milieu des scènes, ils se chargent des changements, critiquent l'apparition tardive de leurs partenaires, et par moments Stijn Van Opstal marmonne même des didascalies.

Mais cette désinvolture frivole crée une distance par rapport aux personnages. Quand l'acteur derrière le personnage se met en avant, la fiction n'est rien de plus qu'un jeu au sein d'une réalité plus vaste. Ce n'est que dans les deux derniers actes que le spectacle prend véritablement corps et qu'apparaît suffisamment d'espace vital pour un portrait intègre.

Le spectacle est propulsé par le rythme et par le concept visuel. En un tournemain il passe d'une méditation muette sur un banc à une étourdissante fête dansante. En même temps, les éclairages incomparables de Thomas Walgrave rétrécissent l'espace jusqu'au silence recueilli ou, au contraire, le font mugir en faisant entrer à flots les glorieux rayons matinaux à travers les fenêtres.

Le moment le plus beau est le matin après la vente de la maison, quand les adieux sont proches. Dans la lumière inhospitalière d'une simple ampoule, le vide s'impose, la maison souffle déjà sa dernière bougie alors que l'intrigue vient seulement de démarrer. Avec une beauté délicate, *La Cerisaie* esquisse un regard quasiment poétique sur l'expérience humaine. Celui-ci ne se laisse pas forcer dans de grands mouvements narratifs, mais tout au plus s'observer sous toutes ses facettes.

Le résultat est un vagabondage de grande envergure, marqué par la conscience que les détails triviaux sont insondables et que l'insignifiant nous submerge.

Maarten Luyten, Cutting Edge, le 21 mai 2015

Cinquante nuances de désespérance

De kersentuin

Vu à Bruxelles, Théâtre Varia, le 17 mai (Kunstenfestivaldesarts)

Les douleurs qui accompagnent le remplacement de l'ancien par le nouveau, l'irrésistible ascension du nouveau riche qui se moque de la tradition : la dernière pièce de Tchekhov regorge de symboles de la déchéance. Dans la version de la compagnie Stan aussi, les cerisiers séculaires sont irrévocablement abattus. Le jardin devient un lotissement, il est remplacé par des maisons de vacances qui vont rapporter beaucoup d'argent. Pendant qu'a lieu la vente aux enchères, Raniévskaja, la propriétaire terrienne qui a dilapidé la fortune familiale à Paris, organise une dernière fête.

Pour Stan, cette *Cerisaie* est en quelque sorte le prolongement des *Estivants* (2010), un spectacle dont la distribution était, elle aussi, déjà nombreuse. De tout jeunes acteurs partagent le plateau avec les comédiens confirmés. Mais à part cela, les parallèles abondent. La structure lâche, l'atmosphère d'ennui frivole, la désinvolture avec laquelle les personnages abordent en passant les grandes questions de la vie : on retrouve tout cela dans cette pièce.

La mécanique est remarquablement bien huilée. Même les mouvements des troupes, au moment où les acteurs effectuent de grands changements de décor avant chaque nouvel acte, sont stylés. L'exubérance et le chaos sont utilisés avec parcimonie. Le ton qui domine est tempéré et en mineur. Faire les fous dans des rôles doubles est également limité. Seuls Bert Haelvoet et Stijn Van Opstal changent de temps en temps de veste – et du même coup de personnage.

D'habitude, la farce et le tragique se fondent l'un dans l'autre chez Stan. Mais cette fois-ci, le grossissement grotesque et la caricature mordante restent discrets. Ce qui domine, c'est l'indulgence. La situation désespérée est modelée avec amour, mais en teintes douces. Visages graves, conversations méditatives : dans cette *Cerisaie*, la folie est très loin. Nous devons nous contenter d'esquisses. Comme la drôle de démarche qu'adopte Van Opstal pour interpréter Firs, le valet âgé. Ou la manière obsessionnelle dont Raniévskaja (Jolente De Keersmaeker) étire ses amis et les membres de sa famille à son retour.

De kersentuin est un spectacle plein d'esprit ; nous avons vu du théâtre enlevé. Mais le plus beau, c'est quand tout s'arrête. Alors on regarde, fasciné, avec quelle beauté l'immobilisme est porté en scène. L'attentisme de cette génération figée s'éternise, en attendant qu'il se passe peut-être quelque chose. Mais prendre l'initiative ? Que non.

Geert Van der Speeten, De Standaard, 20 mei 2015

De Kersentuin

de Tchekhov par STAN

Kunstenfestivaldesarts, Théâtre Varia, 14/5

De Kersentuin de STAN est un spectacle souvent étonnamment spirituel et triste à la fois. La troupe connaît ses Russes.

Façonner tous ensemble la pièce et le spectacle, c'est le secret de la réussite de la compagnie

Une énigme, voilà ce qu'est *La Cerisaie* de Tchekhov. Les STAN le soulignent une fois de plus dans leur programme. L'auteur appelait lui-même sa dernière pièce « une comédie », mais depuis la création en 1904 elle a fait l'objet de diverses interprétations. La compagnie flamande pense que l'auteur dirait d'un ton plein d'affection : « Décidez pour vous-mêmes ». C'est ce qu'ils ont fait, et le résultat est merveilleusement équilibré. Leur *Cerisaie*, créée le jour de l'Ascension au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles, est étonnamment spirituelle – on ne pouffe pas, mais on se prend à rire doucement maintes fois. Et en même temps, c'est triste – aucun pathos, mais de la peine.

STAN connaît ses Russes et met cette pièce en scène avec une distribution relativement nombreuse, dans la tradition des *Estivants* (2010). Jolente De Keersmaecker est Lioubov Raniévskaja, ce qui ne nous étonne ou ne nous déçoit pas : c'est admirablement joué. Frank Vercruyssen comme Lopakhine, le nouveau riche qui achète la propriété, est superbe d'impuissance.

Ils sont les seuls membres permanents de STAN, mais voilà Robbie Cleiren, un invité régulier, qui imprime un beau développement au frère de Lioubov. Stijn Van Opstal est amusant dans les deux rôles qu'il interprète. Et puis il y a un groupe de jeunes femmes qui étonne : Rosa Van Leeuwen, dont nous avons déjà pu constater le talent (comique), joue ici le rôle insolite de la gouvernante doublée d'une prestidigitatrice. À côté d'elle nous remarquons Evgenia Brendes, qui offre une belle expression au tragique de Varia.

Mais après tout, le secret de cette nouvelle réussite est assurément le travail collectif. Car ça fonctionne, tout le monde a son dessein et connaît sa place, et l'ensemble est de toute beauté – également grâce à Damiaan De Schrijver.

Karin Veraart, De Volkskrant, le 18 mai 2015

STAN PRÉSENTE LA CERISAIE

Il faut que les fleurs des arbres saignent

La Cerisaie n'est pas un drame en costumes. STAN passe le grand classique au hachoir postmoderne. Le résultat est une farce familière, mais délicieuse. Et surtout : l'essentiel de ce Tchekhov a été conservé. Devons-nous gémir ou applaudir quand on coupe les cerisiers ?

En 1861 le tsar de Russie abolit le servage ; sous ce régime d'esclavage déguisé, les paysans étaient la propriété des seigneurs. La Russie y était arrivée tard – trop tard. Jusqu'à ce moment-là son aristocratie avait échappé à la guillotine et aux parlements partis à la conquête du continent. Anton Tchekhov écrit *La Cerisaie* en 1903. Quatorze ans plus tard, les bolchéviques prirent d'assaut le Palais d'Hiver du tsar.

Heureusement pour Lioubov (Jolente De Keersmaecker), cet événement n'est pas encore proche, mais elle n'est pas insouciant pour autant en observant sa cerisaie adorée. En effet, l'aristocrate est à court d'argent. Elle refuse d'écouter les conseils de Lopakhine (Frank Vercryssen) – d'origine paysanne, devenu homme d'affaires, toujours fidèle ami d'enfance.

POSTMODERNE

STAN puise dans sa boîte à malices postmoderne bien-aimée. Ce Russe est, lui aussi, un peu en retard. Les acteurs maintiennent une distance ironique par rapport aux répliques désuètes par moments. « Au secours, je m'évanouis », dit sèchement Douniacha, la bonne. D'autres interprètes lisent des didascalies à voix haute ou s'adressent directement à nous. La quatrième paroi entre acteurs et spectateurs s'efface entièrement quand Charlotta, la gouvernante férue de tours de passe-passe (Rosa Van Leeuwen), s'installe parmi les spectateurs.

JDX/A Public Enemy, le spectacle qui avait permis à STAN de se faire connaître plus largement en 1993, regorgeait aussi de telles astuces. À l'époque, la compagnie avait dépoussiéré *Un Ennemi du peuple* d'Ibsen. À présent, il font de *La Cerisaie* un anti-drame en costumes.

Même si cette distance ironique creuse aussi notre distance par rapport à la pièce, STAN nous entraîne sans aucun mal. Le mérite en revient-il aux acteurs ? En partie, oui. Bert Haelvoet, par exemple, est formidable dans le rôle de Pichtchik. L'ami de la famille et parasite invétéré vide littéralement les poches de l'excentrique Lioubov. Le fait que Haelvoet et Stijn Van Opstal jouent des doubles rôles nous échappe malheureusement. Et les dernières scènes traînent un peu trop en longueur – si nous voulons vraiment chicaner.

C'est surtout la scénographie qui enthousiasme. Des fenêtres à la peinture écaillée, montées sur roulettes, transforment le plateau nu en maison de campagne délabrée. Et la lumière : elle inonde la scène de ses rayons obliques, allant de la clarté du jour à l'obscurité mélancolique. La nuit tombe et nous en avons la chair de poule.

ROUBLES SONNANTS ET TRÉBUCHANTS

La technique et le texte atteignent leur point culminant lors du bal de Lioubov. « Autrefois, des grands seigneurs venaient ici. Maintenant ils invitent même le facteur », soupire le valet Firs (Stijn Van Opstal). Peu importe. Les enceintes pulsent et les acteurs se déchaînent. « One day baby, we'll be old baby, and we think about the stories we could have told. »

Jusqu'à ce que le disque se termine. Le domaine est vendu, la cerisaie sera rasée. Qui est le nouveau propriétaire ? Lopakhine. Cette terre a possédé son grand-père et son père. À présent, c'est lui qui possède la terre.

On serait donc tenté de lire *La Cerisaie* comme une satire sociale. Qui pleurera une poignée d'aristocrates déphasés ? Même si certains d'entre eux sont bien sympathiques. Mais le rouleau compresseur du progrès transforme les cerisiers en roubles sonnants et trébuchants. Ce qui est délicat et peut-être bien inutile, disparaît. C'est un étonnant élitisme avec lequel se débat maint « bricoleur culturel de gauche ».

Quelques rangées derrière nous était assis Sven Gatz, le ministre flamand de la Culture. Nous

serions curieux de connaître sa lecture de ce Russe.

Sam Rijnders, Veto, le 17 mai 2015



Tg Stan se remet à table avec Tchekhov

Ce sont les rois du répertoire. Pour le Kunsten, le collectif flamand s'attaque à « La Cerisaie » de Tchekhov, monument du théâtre qui devrait, sous leur patte, donner de beaux fruits écarlates. < > OK

Ils ont déjà presque tout monté de Tchekhov, depuis *Oncle Vanja*, quand ils étudiaient encore au Conservatoire d'Anvers, jusqu'à *Ivanov*, *Les trois sœurs*, *Platonov*, etc. Il était logique que Tg Stan s'attaque un jour à la mythique *Cerisaie*. « Savoir que des dizaines de milliers de comédiens se sont déjà attaqués à *La Cerisaie*, qu'il y a déjà eu tant de tentatives, ça a un petit côté inquiétant, forcément. Le mieux est sans doute de l'oublier et de l'aborder avec une approche presque ingénue, remarque Franck Verduyssen, membre fondateur de Tg Stan. Si *La Mouette* est la pièce parfaite, *La Cerisaie* pourrait bien être la parfaite anti-pièce. Le temps présent y existe à peine, étouffé entre une préférence nostalgique et romantique pour le passé et une aspiration fragile à un futur incertain. »

Ce qui fait la patte du collectif, dont le répertoire est vaste, depuis *My Dinner with André* jus-

qu'à *L'ennemi du peuple*, c'est un théâtre du détachement, du décalage, qui ne veut rien cacher du théâtre mais au contraire en souligner tous les ressorts. Bref, un théâtre qui ne fait pas semblant et devrait coller à merveille aux personnages de *La Cerisaie*. « Tchekhov tisse une mosaïque de personnages sans poser de jugement, ce qui nous permet d'écrire notre propre histoire. Il ne pose pas de préjugés psychologiques ou émotionnels, il accepte ses personnages tels quels. Souvent, quand les gens montent *La Cerisaie*, ils y mettent toutes sortes de jugements historiques, politiques, sociaux. Ils "comportementalisent" les personnages, avec les bons et les méchants, alors que Tchekhov au contraire les laisse juste exister. Notre théâtre ambitionne de rester transparent : on ne joue jamais avec le quatrième mur mais parfois, on n'est plus sur le fil de l'illusion, on permet un peu plus d'entrevoir les personnages. On

ne veut pas trop montrer qu'on a appris un texte par cœur, mais c'est excitant de laisser vivre les personnages à côté des comédiens. »

TOUS ENSEMBLE AUTOUR DE LA TABLE

Pour cette nouvelle création, Tg Stan s'est entouré de quatre jeunes acteurs fraîchement diplômés, mais toujours avec la même méthode qui a fait leur réputation : travailler sans metteur en scène et se mettre tous ensemble autour de la table, pour creuser le texte, débattre de tel mot, faire jaillir une idée scénographique d'un simple verbe. « A deux semaines de la première, on est encore autour de la table à creuser la pièce. Beaucoup du travail se fait dans nos têtes, mais ça ne nous empêche pas de mettre des choses en route. Par exemple, celui qui fait les lumières a déjà des pistes sur lesquelles travailler. On construit en amont puis on vérifie que

tout ça marche sur le plateau. On a la chance d'avoir des régisseurs ultra flexibles, très patients, qui sont capables de foncer les derniers jours comme des fous. »

La question qui semble avoir surtout agité nos têtes penseuses, ce sont les registres dramatiques de l'auteur russe. S'agit-il d'une comédie ou d'un drame ? Le fait que Tchekhov lui-même considère *La Cerisaie* comme une comédie a occupé l'esprit de générations de créateurs. Autour de cette tragédie-comédie, Tg Stan cristallise sa touche personnelle : le dépouillement et un engagement rigoureux du comédien vis-à-vis du personnage et de ce qu'il a à raconter, un comédien qui ne joue pas les personnages mais reste au plus proche de lui-même.

CATHERINE MAKEREEL

► Du 14 au 17 mai au Théâtre Varia, Bruxelles. www.ktda.be